

OCELLE COMME PAS UN

ce jour

...ne plus savoir où se mettre et je pense à une loi : l'énergie d'une apostrophe se reconnaît à ceci toujours qu'elle te provoque là où tu ne sais plus dès l'envoi où te mettre.

« Là où L'enfant me parle comme pas un.

Là où ? Mais alors là, qu'est-ce que cela veut dire ? Où est-ce que ce là prend place puisque là où l'autre arrive à toi, là où l'autre te joint, toi-même par l'adresse à toi-même ajointé, là où joint tu aurais lieu tu ne sais plus où te mettre ? Tu ne sais plus où te mettre parce que soudain violé par l'apostrophe, tel jour et sous ce jour tu entrevois le secret : à savoir, si on peut dire, que tu sais à peine d'où te vient ton

nom, qui te mande, comment tu t'appelles et qui dispose de ton identité : questions de naissance et de sang, imbroglio des filiations quand s'y croisent tant de gènes, à travers des générations de gents, gentils et autres, la génétique et la généalogie.

Entre ces deux dernières la vue se trouble et la distinction fait défaut. Le partage s'efface entre la nature (au sens où l'on parle d'un enfant naturel et non légitime) et tous ses autres (la société, la loi, la culture, l'ordre familial, le langage attiré qui décide, légitime, exclut, atteste). Or c'est à l'instant de cette violence, quand l'apostrophe t'appelle au corps sans te légitimer, c'est sous ce jour que tu ne sais plus où te mettre, tu te sens unique, pas un mais unique et tu te demandes si cela, un jour, d'un jour n'arrive à toi que pour te faire sortir de ta retraite et t'en couper toute autre, et si cela n'arrive qu'à toi.

C'est arrivé déjà, tu ne sais plus comment parler, et le savoir serait encore parler.

L'apostrophe initiale t'a déniché d'un mot où tu te croyais en ton secret le mieux protégé.

Ce mot (est-ce encore un nom ? Pas si sûr en tous cas, et pas un seul) je ne sais toujours pas au juste quel il est. Je le soupçonne mais sans doute renoncerai-je à l'établir séance tenante, l'hypothèse est toujours plus efficace. Car ce livre, tout ce que j'en ai lu ou entendu me reste énigmatique à mesure que je crois m'approcher de son secret ombilical. Je l'aime

d'une admiration qui se tient à distance respectueuse d'un non-dit faisant tableau. Je pourrais en parler pendant des siècles, et très savamment, sans cesser de tourner autour du hiéroglyphe. A quoi bon ? Lisez. Si j'ai dit déniché, c'est pour initier. J'ai fait signe vers le haut et vers un chien, plutôt vers une constellation de chiens qui n'aboient pas et qui n'habitent pas : ils nichent au-dessus, ils veillent de très haut sur une espèce de maison, ils figurent le très-haut d'une maison. Entendez ce dernier mot dans le sens aussi de « famille » : la domesticité, l'économie, le linge sale et la lingerie, le propre et la lignée, les lits ou l'armoire. Ils veillent, ces emblèmes cyniques, depuis le toit et c'est pour quoi j'ai dit protégé.

Il s'agit, sache-le, d'une histoire de toit.

Toit, le même toit sous lequel, tel jour, il y alla de ta naissance, sous (toujours sous, toujours sous-jacente) le signe et sous le règne de ces chiens assis. Là fut conçu L'enfant, et sans père, sans un qui ose dire son nom, au-dessus de la « lingerie », dans un « grenier ». On y accédait par une échelle et ce grenier fut « aveugle », « sans fenêtre, ayant juste le jour de quatre chiens assis, au milieu du toit recouvert par-dessous de laine de verre ».

Savez-vous ce que veulent dire des chiens assis, et l'expression de chiens assis ? Il faudra les interroger mais retenons pour l'instant que des chiens assis au-dessus d'un toit laissent passer la lumière, ce sont des espèces littéralement de

LUCARNES et ce mot tout à coup me terrifie, comme un nom de dieux vengeurs et infernaux, destinées affamées, sanguinaires et se léchant les babines.

Toit au-dessus duquel ces quatre chiens sont immobiles, impassibles et muets comme des juges, ils signifient sans ouvrir la gueule, ils siègent, ils se tiennent sur leur séant, non pas dans un lit mais au-dessus d'un lit. Ils n'ont pas de tête, ce sont des lucarnes, on ne sait pas s'ils regardent au-dedans ou au-dehors, aveugles aussi ne laissant passer que le jour du jour où quelque chose arriva, qui sous leur signe fut toi. Ces statues transparentes veillent à l'entrée sur l'honneur des familles et les malédictions de la race, froidement, comme un titre de verre (tout ce qui protège est de verre, à commencer par la laine). Ils montent la garde à hauteur de famille, c'est la police du nom.

La séance de ces chiens fait peur.

Elle aura laissé dire — et tu — ce qu'elle a tenu d'un interdit en laisse. Le secret sera-t-il extorqué ?

Et le titre du livre, un phantasme tout-puissant exhaussé en tableau — L'enfant au chien-assis — serait le nom de l'enfant, comme un fétiche royal tenu au bout d'un fil (d'un cordon plutôt) au-dessus de sa tête, le nom d'un enfant qui n'en eut pas : pas un, pas d'autre. Son père « ne s'appelle pas » dit-il (c'est le patron de la maison). Quand à celle — je dis celle pour ne pas dire encore sa mère — celle qui lui

donna le jour, il a du mal à s'en distinguer. Comme celle qui le met au monde, il est d'abord multiple, le Multiple, dans le Livre I, à la section de « Plusieurs mères ». Et quand dans le Livre II au cours d'une histoire apparemment tout autre et qui en aucun cas ne fait un avec la première, celle du Livre I qui est aussi une non-histoire, quand dans l'histoire, donc, celle qu'il appelle « ma mère » devient unique, voici qu'il fait un avec elle. Le « je » de la mère et le sien passent trop facilement l'un dans l'autre : « cette histoire... ce n'est pas la mienne. C'est celle de quelqu'un qui a été nous, ma mère et moi, repliés l'un sur l'autre... », « Je n'avais jusqu'alors été en union qu'avec elle... Plus vrai de dire que je n'étais qu'elle ». Je/nous : une scène exhume deux squelettes « l'un beaucoup plus grand que l'autre » imbriqués l'un en l'autre, un crâne sur un genou... » Ce je/nous le précède et le suit, il n'est pas un avec lui-même pour être un avec Edmonde Benlott, celle qui portait le nom de sa mère. « Je » ne fait pas un, il n'a pas de lieu propre, il ne sait pas où se mettre, il s'appelle depuis quatre chiens assis et tant d'autres quadrans disposés dans le récit mais il n'a pas de carte d'identité. Jamais il n'aura pu s'identifier, à lui-même j'entends. Ils finissent tous les deux chez les fous.

C'est pourquoi je dis qu'avant même le second Livre il s'écrit comme pas un. Et comme pas un il t'écrit, car cela aura été pour toi de la plus grave conséquence. Il s'agit de ton histoire.